24

# SOUVENIRS

DE

# VOYAGE EN ÉCOSSE

## UNE JOURNÉE PASSÉE A ÉDIMBOURG AVEC LE Dr SIMPSON

**Par M. BONNAFONT**

Membre correspondant de l'Académie impériale de médecine, etc.

EXTRAIT

De l'Union Médicale (3e série), année 1870

## SOUVENIRS

DE

# VOYAGE EN ÉCOSSE

## UNE JOURNÉE PASSÉE A ÉDIMBOURG AVEC LE Dr SIMPSON

### LETTRE A M. P. GARNIER

Rédacteur de l'UNION MÉDICALE

Cher confrère,

Dans votre intéressant feuilleton du 31 mai, consacré au célèbre chirurgien d'Édimbourg, vous avez bien voulu vous rappeler, et faire connaître aux lecteurs de l'UNION, l'impression si saisissante que j'emportai de l'accueil dont il m'honora, et dont je garderai un éternel souvenir.

Tout ce que vous dites de Simpson est parfaitement vrai ; votre notice, faite de main de maître, donne une juste idée du chirurgien et de la haute position que, *par son génie seul*, il s'était acquise. La citation, si flatteuse pour moi, m'offre l'occasion de rompre un silence que je me reproche, et m'impose le devoir de payer un juste et très-agréable tribut de reconnaissance à la mémoire de cet homme, qui sera l'orgueil de la cité d'Edimbourg et de l'Angleterre, comme il restera une des gloires du Corps médical tout entier.

Les détails dans lesquels je vais entrer compléteront votre notice et serviront à faire mieux connaître encore le caractère de l'homme, du praticien et du confrère.

Simpson jouissait d'une position tout exceptionnelle, et telle que nous ne pouvons nous en faire une idée exacte en France : comme homme, il était aimé, considéré et vénéré de toutes les classes de la société, parce qu'il était bon, généreux, accueillant et charitable ; comme

praticien, sa réputation universelle faisait la gloire de sa ville; comme confrère, sa bienveillance lui avait acquis l'estime et une sympathie générales.

Lors de mon voyage en Ecosse, je crus, en arrivant à Edimbourg, ne pouvoir stationner dans cette superbe cité sans aller présenter mes devoirs au grand praticien dont le nom retentissait déjà dans toute l'Europe. Le lendemain de mon arrivée, je me présentai donc chez lui, Georges street, 8; ne le trouvant pas, je lui laissai ma carte; et, par un sentiment de convenance facile à comprendre, je ne lui donnai pas l'adresse de mon hôtel, préférant revenir chez lui à son heure.

En rentrant pour dîner, le maître-d'hôtel, jusque-là si réservé pour un touriste descendu chez lui en compagnie d'une simple valise qu'il *portait lui-même*, accourut au devant de moi; et, d'un air très-empressé, m'annonça que M. Simpson était venu me voir et qu'il m'attendait le lendemain matin chez lui, à huit heures. Cette visite avait fait merveille à l'hôtel et décuplé ma position dans l'estime du chef, qui ne pouvait supposer que leur célèbre chirurgien aurait mis tant d'empressement à rendre visite à un voyageur ordinaire; dès ce moment, je passai à l'hôtel pour un personnage, et les prévenances dont je fus entouré témoignaient une grande hausse dans l'estime de tous.

Le lendemain, avant huit heures, la voiture à deux chevaux de M. Simpson s'arrêtait devant l'hôtel, avec ordre de me conduire chez lui, pour l'accompagner dans ses visites de la ville. Nous parcourûmes ainsi une grande partie de la cité. Ce qu'il désirait surtout, c'était de me faire voir ses nouvelles accouchées, qui, toutes, avaient été chloroformées pendant le travail de l'accouchement; et il était heureux de me faire répéter par chacune d'elles combien elles se félicitaient d'avoir subi l'action si bienfaisante de cet agent.

Dans cette tournée, si instructive pour moi, je pus juger du confortable intérieur dont s'entourent les habitants, même ceux qui ne jouissent que d'une modeste aisance.

En rentrant, à midi, son hôtel était encombré de consultants, ou mieux de consultantes. Sachant qu'il désirait, comme moi, me faire assister à ses consultations, et surtout à l'application du redresseur utérin, j'acceptai sans façon un modeste déjeuner, qui dura au plus une demi-heure; puis nous passâmes à son cabinet.

Un mot maintenant sur la disposition de son appartement : Deux grands salons richement meublés servaient de salles d'attente; au milieu, deux tables garnies de brochures, de journaux et d'ouvrages de luxe en plusieurs langues; à côté, et communiquant avec les salons par une double porte toujours ouverte, la salle à manger constamment servie de viandes froides, de pâtisseries et de vins fins à la disposition des consultants, lesquels, avec cette facilité de luncher confortablement, pouvaient passer la journée et attendre patiemment leur tour de consultation; ils n'usaient, du reste, de cette libéralité qu'avec une extrême réserve. M. Simpson avait son cabinet dans un corps de bâtiment où l'on arrivait par un corridor un peu long, et éclairé au gaz; le cabinet était confortablement meublé, mais sans luxe, et communiquait, par un autre couloir, à plusieurs petites pièces garnies simplement d'un lit-couchette, de deux ou trois chaises et d'une toilette. Ces chambres étaient destinées aux malades qui, après l'application du redresseur ou de toute autre opération, avaient besoin de garder le lit pendant quelques heures; toutes ces pièces étaient éclairées au gaz, la lumière naturelle y étant insuffisante.

Après avoir vu appliquer le redresseur à deux consultantes qui se présentaient pour la première fois à sa consultation, et quatre fois à d'autres malades qui le portaient en moyenne depuis un mois, sans aucun accident et sans trop de gêne, deux m'assurèrent que, après être restées plusieurs années sur une chaise longue, elles pouvaient, depuis l'application du redresseur, marcher facilement plusieurs heures par jour. Une troisième, venue d'une des principales villes du midi de la France, m'assura, ainsi que son mari, que, après un grand nombre de traitements infructueux, ils s'étaient décidés à venir consulter M. Simpson, et que, grâce au redresseur qu'elle portait constamment depuis quarante-cinq jours, elle pouvait marcher toute la journée sans aucune douleur. Je sais bien que ces quelques lignes vont faire hausser les épaules de quelques-uns de nos confrères, qui ont lancé leur foudre excommunicatrice contre ce moyen thérapeutique, trop exclusivement abandonné peut-être en France, et à Paris surtout. M. Simpson était un homme trop sérieux pour avoir persisté à appliquer cet instrument pendant tant d'années et à un si grand nombre de malades s'il n'en avait pas retiré des avantages. Je persiste donc à croire que, en France, on a été trop sévère; mais patience, m'est avis qu'il est de nouveau employé par un ou deux praticiens très-autorisés d'une de nos Facultés, et que les résultats obtenus pourraient bien faire, sous peu, leur rentrée à Paris par une gare autre que celle du Nord. Je ne serais même pas étonné que la malade guérie par Simpson, que j'avais rencontrée à Edimbourg, et qui habite la même ville qu'un des deux praticiens, ne soit pour quelque chose dans la confiance qu'il accorde depuis quelque temps au redresseur.

Chose curieuse, Simpson n'a jamais demandé des honoraires; chaque client reconnaissait ses soins comme il l'entendait. Ce qui n'empêchait pas le chiffre annuel de ses recettes de s'élever à la somme énorme de 250,000 francs et plus. C'est ce que m'ont assuré deux autres confrères distingués, amis de M. Simpson: MM. Handiside et sir Edwards. En outre des honoraires, il recevait beaucoup de cadeaux dont ses salons étaient ornés: parmi les plus beaux, il me montra un verre d'eau en cristal, de forme originale, tout émaillé d'or, de rubis et de perles fines. Ce souvenir, d'un prix et d'un travail inappréciables, lui avait été envoyé des Indes par un riche nabab, dont il avait soigné la femme ou une des femmes.

Je quittai Simpson à trois heures pour aller visiter le palais d'Holyrood, résidence royale de Marie Stuard et d'exil du roi Charles X, dont chaque pièce et chaque meuble rappellent tant de souvenirs; puis la citadelle qui, bâtie sur un pic qui domine la ville, servit, elle aussi, de prison à une tête couronnée, à la malheureuse et si intéressante reine d'Ecosse, que nous venons de nommer, et d'où la vue ayant pour limites, d'un côté les montagnes du Scotland, et de l'autre la mer, embrasse un panorama ravissant. A six heures, je rejoignis M. Simpson pour aller visiter sa fabrique de chloroforme, qui ressemblait à une grande distillerie d'alcool. On pouvait juger, par l'importance de cette fabrication, de la quantité qui était déjà employée, tant en Angleterre qu'à l'étranger, car le produit exporté de cette usine était considérable. De là nous nous rendîmes à son hôtel, où le dîner nous attendait, en compagnie de deux confrères: MM. Handiside, chirurgien très-distingué et ami intime de M. Simpson, sir Edwards, son ancien élève, et de trois autres convives. Le repas fut fort gai, et la table, exonérée de toutes les inutilités qui encombrent les nôtres, fut confortablement servie: vins exquis des meilleurs crus de tous les pays. La conversation fut animée; le redres-

seur, ainsi que la discussion qu'il avait provoquée à l'Académie de médecine, et à laquelle j'avais pris une modeste part, y tint une petite place. M. Simpson, considérant la valeur de cet instrument comme un fait acquis à la pratique, s'en occupait peu ; ce dont il aimait à parler et à propager alors, c'était son nouveau procédé d'acupressure, ainsi que l'emploi des fils métalliques pour la ligature des vaisseaux. — Vous vous rappelez combien ces moyens furent peu goûtés par nos vétérans de la chirurgie, quand je les présentai à l'Académie ; mais, peu à peu, les fils métalliques surtout, ont conquis une meilleure position, puisqu'ils sont préférés maintenant par la nouvelle et si savante génération chirurgicale. J'en demande bien pardon à nos grands maîtres, mais je ne puis m'empêcher de leur glisser doucement à l'oreille la réflexion que j'ai entendu faire dans tous les pays à leur endroit : au Nord comme au Midi, à l'Est comme à l'Ouest, ils jouissent d'une égale estime et d'une haute considération; leur savoir n'est mis en doute par personne ; mais on leur fait le petit reproche de rester un peu trop indifférents sur ce qui se pratique ailleurs. Seuls les Allemands, depuis quelques années, doivent faire peut-être exception, et se montrer plus satisfaits de nous.

La conversation se prolongea jusqu'à minuit ; nous allions nous séparer lorsque notre savant et aimable amphytrion me demanda s'il me serait agréable, comme étude des mœurs écossaises, et particulièrement d'Edimbourg, de visiter les *mystères de la ville.* Ayant accepté avec empressement, M. Simpson écrivit deux mots au crayon sur un bout de papier, et dépêcha son domestique. Au bout de vingt minutes, quatre policemen nous attendaient dans l'antichambre. J'étais accompagné, dans cette tournée nocturne, par M. Jousselin, magistrat aussi aimable que spirituel, et même poëte, mon compagnon de voyage depuis Londres ; par mon jeune confrère sir Edwards, et enfin par un ministre protestant français.

La nuit était sombre, la pluie tombait à verse; en un mot, un temps approprié à la circonstance, et tel que Walter Scott l'eût rêvé pour préparer l'esprit au spectacle hideux qui allait se dérouler devant nous. Seulement, le célèbre romancier, habitant la Canongate, centre principal de ces lupanars de bas étage, aurait eu moins de distance à parcourir que nous. Le chef policeman, ayant reçu ses instructions, nous conduisit d'abord à la maison de dépôt, où chaque nuit cinquante personnes en moyenne, hommes et femmes, sont ramassées ivres-mortes dans les rues et jetées dans des cellules comme des bêtes fauves, ou mieux comme un tas d'ordures, dont l'aspect était d'autant plus navrant que la vie ne se manifestait chez ces êtres dégradés que par un mouvement automatique.

Cet établissement est, du reste, parfaitement tenu, et, à voir la propreté et l'ordre qui y règnent, on ne devinerait pas la nature des hôtes immondes qu'il est destiné à recevoir.

De là, toujours par une pluie battante, et précédés d'un fanal à la lumière douteuse, le chef policeman nous conduisit au quartier de la Canongate, où nous commençâmes la revue d'établissements d'un autre ordre, ou mieux de plusieurs ordres, mais où le mobile principal d'attraction est toujours le même. Ici, la plume s'arrête, l'esprit même ne peut évoquer de pareils souvenirs qu'à travers un voile qui dérobe les trois quarts de cette hideuse réalité. Donc, pas de détails; disons seulement que le premier escalier que nous gravîmes, situé dans un quartier aux rues sales, étroites et tortueuses, était adossé à l'extérieur de la maison ; les marches en étaient si étroites, si usées, si boueuses et si glissantes, qu'il nous fallut faire la chaîne et s'entr'aider pour le monter sans accident... Le dernier que nous descendîmes, au

contraire, après trois heures d'une pareille inspection, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville, était large et recouvert en entier par un magnifique tapis dont la molle épaisseur pouvait bien amoindrir le bruit des pas, mais, pas plus que l'escalier boueux et glissant du lupanar prolétaire, il ne pouvait faire taire le cri du cœur et le remords inséparable de pareilles fréquentations. Vous dire ce que j'ai été à même de voir et d'observer entre ces deux extrêmes du vice, cela est impossible. Seule, la plume si élégante de notre spirituel Simplice pourrait peut-être aborder un sujet si scabreux, et encore!... La prostitution n'est pas autorisée en Angleterre, elle est seulement tolérée; mais quelle tolérance, grand Dieu !!

Le lendemain, je fis mes adieux à Simpson, que je remerciai de toutes ses gracieusetés, et je continuai mon voyage en traversant les lacs si pittoresques Catherine et Lhomon, qui me conduisirent à Glascow.

BONNAFONT.

PARIS. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Cie, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.